

Célyne Fortin, Simon Boulerice, Guillaume Lebel

Jacques Paquin

Numéro 152, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2013). Compte rendu de [Célyne Fortin, Simon Boulerice, Guillaume Lebel]. *Lettres québécoises*, (152), 44–45.

☆☆☆ ½

CÉLYNE FORTIN

Femme infrangible, choix et présentation de Jean Chapdelaine Gagnon

Montréal, Noroît, coll. «Ovale», 2012, 170 p., 19,95 \$.

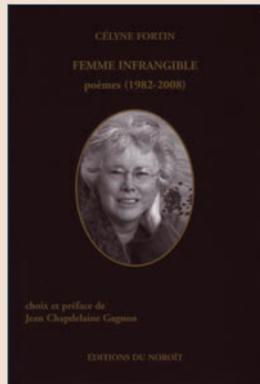
Fragments d'une œuvre infrangible

Il fallait bien qu'un jour, pour notre plaisir, Célyne Fortin, cofondatrice des Éditions du Noroît, fasse son entrée dans la collection «Ovale», consacrée à l'anthologie des poètes de la maison.

Le choix des poèmes, effectué par Jean Chapdelaine Gagnon, ne se contente pas des recueils parus au Noroît puisque l'anthologiste a aussi frappé à la porte des autres éditeurs qui détenaient les droits de reproduction. On pourra entre autres lire des poèmes publiés dans des livres d'artiste. Bien qu'il ne soit pas paru sous cette forme, le poème «Votre œil interroge le réel» donne un aperçu de l'importance que Fortin, à la suite de Roland Giguère, accorde à la disposition matérielle des mots sur la page. Comme beaucoup de lecteurs, je pense, c'est la publication de *Au cœur de l'instant* (1986) qui a attiré mon attention sur la poésie de Célyne Fortin. Ce recueil a contribué à la faire apprécier des amateurs du genre bref car il est exclusivement composé de haïkus qui rendent avec acuité, à partir d'une simple poignée de mots jetés sur trois vers inégaux, l'immédiateté de l'instant ou une miette d'éternité :

*j'écris peuplier
sans feuille sans fin tu fuis
ligne à l'horizon (p. 58)*

Or c'est toujours la femme, comme sujet ou comme objet d'écriture, qui est au cœur du poème, avec la parution en 1982 de *Femme fragmentée*, et cet engagement traverse toute sa poésie. Sans vouloir nier leur importance dans l'économie de cette œuvre, pour ma part, aux poèmes plus portés à la dénonciation («il est temps de se reconnaître / comme femme libre / sur la route de soi», p. 145), j'ai préféré les textes plus personnels, en butte à la précarité du sujet féminin lui-même («JE / traverse / en toi / en y laissant / des éclats / de moi», tiré *D'elles en elles*, p. 70.). Il y a toujours deux femmes chez Fortin, celle de l'extérieur et celle du dedans, les deux faces (ou le face et le pile) d'une même femme qui doit trouver son identité sans renoncer totalement à l'une ou à l'autre. Cette anthologie révélera aux lecteurs l'humour très fin de cette poésie qui ne se prend jamais tout à fait au sérieux, comme dans *Un ciel laiteux* où la poète, à la suite d'une opération à la jambe, ironise sur sa condition d'hospitalisée : «La neige / en son gris / la fleur dans un pétale / et moi dans mon lit» (p. 155). L'histoire récente de la poésie contemporaine au Québec, à l'exception de Jean Royer, semble faire assez peu de cas de l'œuvre de Fortin, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a pas laissé d'empreintes, en occupant une place plutôt singulière, à la fois comme poète féministe et comme poète de l'instant et du fragment. Et la poète a bien raison d'affirmer, dans une entrevue qu'elle accordait à *Lettres québécoises*, «que si une littérature ne se fait pas par un ou deux écrivains, une œuvre, elle, se construit par fragments. Après trente ans [...], je vois que j'ai une œuvre de réalisée [...], que j'aurai donc existé.» (n° 143, automne



CÉLYNE FORTIN

2011, p. 8) Le texte que signe Chapdelaine Gagnon pour introduire cette compilation est justement tiré du dossier que *Lettres québécoises* a consacré à la poète.

☆☆☆ ½

SIMON BOULERICE

La sueur des airs climatisés

Montréal, Poètes de brousse, 2013, 72 p., 15 \$.

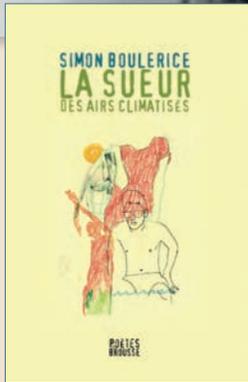
Sueurs chaudes

Ça fait songer à *L'hiver de force* de Ducharme, mais ce n'est pas du Ducharme. Ça n'en a pas non plus la dimension tragique, même si l'épigraphe emprunte un ton grave : «Je veux être dans la joie au risque de la peine.» (Philippe Besson)

Simon Boulerice n'est pas seulement poète, il est aussi homme de théâtre, auteur et comédien. Cette appartenance ne transparaît pas nécessairement chez ceux qui pratiquent les deux genres, chez Larry Tremblay, ou Jean-François Caron, par exemple, en tout cas pas à première vue. Mais la poésie de Boulerice semble tirée d'un texte joué pour public : c'est direct, c'est cru, on cherche la réaction du lecteur-spectateur et, comme dit l'autre, on vise le *punch* : «j'échappe ton GPS / nous entendons la fille-robot / sacrer de douleur / en français soutenu» (p. 9). À l'instar de Ducharme, on a deux ados (plus tout à fait des enfants) qui s'étourdissent avec des jeux (sexuels chez Boulerice), qui se font leur propre théâtre à défaut de pouvoir entrer sur la grande scène de la vie. Des enfants terribles quoi, comme dans le roman éponyme de Cocteau, et tout se passe huis clos entre deux jeunes qui entretiennent une relation fusionnelle. Et c'est quoi leur théâtre à eux ? Une partie de jambes en l'air, réelle ou imaginée. Ou les deux à la fois. Mais parfois on s'ennuie ferme : «passons des nuits blanches / à nous lire l'avenir / dans nos poches sous les yeux / et la craque de nos fesses» (p. 29). Ce qui mène à ce constat mi-figue mi-raisin : «je te fais rire avec les moyens du bord» (p. 54). Ce vers résumerait assez mon impression sur ce recueil. Boulerice aura sans doute beaucoup de succès à lire des passages de son livre devant public, pour faire péter la bretelle des festivaliers de poésie ou leur «élastique à bobette» (p. 16). Le poète ne réprime pas son



SIMON BOULERICE



emballement scatologique lorsque « l'urine revole autour de la bécosse » (p. 61). Et justement, c'est toujours avec les moyens du bord. Mais alors, me demanderez-vous : ai-je trouvé des qualités à ce recueil ? J'aimerais dire que c'est un recueil qui apporte une fraîcheur, vu le titre et la canicule qui s'abat sur nous ces jours-ci au moment où je rédige cette chronique. Comme pour certains journaux, vaut peut-être mieux commencer par la fin :

*mais il y a encore la sueur
des airs climatisés
juchés par la peur
dans les fenêtres infinies de St-Henri
nous la buvons goulûment
comme s'il s'agissait de la dernière pluie (p. 69)*

Là, on ne rit plus.

Alice Munro, Prix Nobel de littérature

INFO
capsule

Lettres québécoises n'a pas l'habitude de traiter d'œuvres canadiennes-anglaises non traduites en sol canadien, mais impossible de passer sous silence le choix d'Alice Munro à titre de récipiendaire du prix Nobel de littérature. Ceux qui sont dans les arcanes du pouvoir savent qu'il n'y a que quelques auteures (le féminin est de mise dans ce cas-ci) qui ont été pressenties pour le prix Nobel de la littérature. Du côté francophone, il y a eu Gabrielle Roy et Anne Hébert. Du côté anglais, les noms qui ont circulé sous le manteau étaient Alice Munro et Margaret Atwood. Ce sont des rumeurs, bien évidemment, mais elles se propageaient avec suffisamment de constance pour qu'on y croie.

De toutes ces écrivaines, Gabrielle Roy et Alice Munro étaient les plus susceptibles de recevoir ce prix prestigieux. On admire tous Gabrielle Roy, qui a terminé sa carrière par un superbe récit intitulé *La détresse et l'enchantement*. Au Québec, on connaît moins Alice Munro, considérée comme la plus grande nouvellière du Canada et reconnue au-delà de nos frontières. La femme de lettres états-unienne d'origine russe, Cynthia Ozick, l'a comparée à Tchekhov.

Difficile de parler de son œuvre en quelques lignes. Disons simplement que cette remarquable écrivaine avait le don de rendre sublimes les choses simples de la vie. Toutes ses nouvelles, qui ne parlent que de femmes, sont des bijoux de profondeur et de beauté.



GUILLAUME LABEL



☆☆ ½

GUILLAUME LABEL
Dans l'œil des vertiges

Montréal, L'Hexagone, coll. « L'appel des mots »,
2013, 72 p., 22,95 \$.

Le pli et l'inaccompli

Le second recueil de Guillaume Label égère une poésie miniature à l'image d'une relation qui s'effrite au fil des pages. Mais cette fin laisse sur la faim.

D'abord, il y a ce liminaire qui insiste un peu lourdement sur ce qu'il adviendra de cet amour qui implosera, avec l'usage des mots « dont nous ignorions l'existence » (p. 7). Traduction prosaïque : jamais nous n'aurions cru en arriver là. Pourtant, le premier fragment de poème, que reproduit la première de couverture, était prometteur :

*sur ton visage
l'avéré
dans sa lumière
assise
tu écoutes
la fin
ne peux dissimuler ta blessure (p. 11)*

Et comme les membres de ce couple, nous, lecteurs, nous n'irons pas plus loin car, à vrai dire, cet archipel de mots qui annonce un naufrage amoureux m'a personnellement laissé tiède. Est-ce la monotonie des vers et du registre de la voix ? Dois-je cette tiédeur à des vers qui frôlent le cliché, comme dans « rien // n'est encore accompli » (p. 18) ou « j'apprends à vivre / à l'orée / de ton silence » (p. 66) ? Toujours est-il que l'œil de ces vertiges aurait sûrement mieux profité de l'œil des tempêtes qui doit sans doute battre des paupières quand survient une séparation amoureuse, même énoncée avec flegme par le poète. Le pli, « cette demeure fidèle » (p. 62), il aurait fallu y pénétrer et non pas s'y replier, afin que le lecteur ressente un tant soit mieux ce qui reste du fruit de cet amour, « avec le cœur / dans les mains » (p. 68).